

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 6

Artikel: Les étrennes du maréchal
Autor: Dagé, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le dernier volume de M. A. Ceresole.

A l'approche du jour de l'an, la librairie nous inonde de publications nouvelles, et les nombreux comptes rendus auxquels elles donnent lieu dans nos journaux se terminent généralement par cette phrase : « Ce volume fera un délicieux, un excellent cadeau d'étrénnes. »

On serait tenté de croire que la lecture de ces livres n'est destinée qu'aux premiers jours de janvier. Il est vrai que beaucoup d'entre eux ne vivent pas au-delà.

Nous possédons, depuis bien des semaines déjà, le dernier volume publié par M. A. Ceresole, sous le titre : *En cassant les noix* (M. F. Payot, éditeur).

Et c'est seulement aujourd'hui que nous venons en entretenir nos lecteurs, qui trouveront la chose sinon étrange, du moins bien tardive. Quant à l'auteur, il n'en sera pas mal étonné non plus.

Et cependant, de ce retard, nous ne nous sommes fait aucun souci ; car si nous n'avons pas, suivant l'usage et en temps voulu, c'est-à-dire fin décembre, recommandé ce livre, c'est qu'après l'avoir parcouru, nous avons immédiatement acquis la conviction qu'il ferait son chemin, non seulement comme cadeau d'étrénnes, mais comme un livre charmant et gai, à lire en tout temps.

Les fidèles descriptions de certains côtés de nos mœurs vaudoises, les attrayantes histoires que M. A. Ceresole a réunies sous le titre général que nous venons de citer, sont courtes, variées, toujours amusantes. Et, chose à remarquer, c'est que de la boutade et du conte populaire se dégage souvent une

excellente leçon de morale, qui frappe d'autant plus qu'elle est amenée sous une forme inattendue, simple et sans recherche. Après avoir ri de bon cœur, on réfléchit et l'on dit : « C'est vrai, pourtant ! » Lisez entre autres à ce sujet les morceaux intitulés : *Cambillon*, *le Bœuf à Sami*, etc.

Les sujets traités par M. C. ne sont pas tous nouveaux ; quelques-uns sont très connus, ainsi qu'une partie des nombreuses anecdotes dont ils sont émaillés ; mais l'auteur les a racontés à sa manière et avec le talent tout particulier que nous lui connaissons ; il les a agrémentés de si jolis détails que toutes les pages en sont piquantes.

Pas de longues phrases, ni de fatigantes périodes. Le récit est toujours vif, original, entraînant.

Voilà, en quelques mots, comment nous avons jugé ce livre, que nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui, à côté de leurs occupations ordinaires, aiment à se délasser quelques instants par une lecture qui délasser réellement et qui est assaisonnée d'une franche et bonne gaieté.

Du reste, puisque l'auteur a eu l'amabilité de nous y autoriser, nous ne pourrions faire mieux que d'en reproduire ici quelques pages qui en diront plus à nos lecteurs que nos appréciations personnelles. — Les voici :

Devant la cible.

Dans un de nos derniers tirs de village, les détonations se succédaient au stand avec entrain. Deux officiers allemands, habillés en civil, en avaient franchi le seuil pour observer de plus près nos tireurs vaudois.

cailloux que le macadam voulut bien leur fournir, et v'lan ! en plein dans les glaces de la devanture. Bing ! Bing ! On n'entendit un instant que le crépitements des verres brisés.

Le confiseur, dont le logis venait de recevoir cette volée de pierres, sortit immédiatement, armé d'un gourdin, pour mettre à la raison les jeunes vandales ! Mais il aperçut au beau milieu de la rue le maréchal Castellane, qui s'esclaffait de rire, tout en s'appêtant à commander un nouveau bombardement. Alors l'incident fut expliqué au boutiquier ; ses alarmes s'apaisèrent, et lui aussi éclata de rire.

Cependant les gosses continuaient leur manœuvre. La brèche faite, ils se précipitèrent dans la boutique, dont ils ouvrirent la porte, tout simplement pour ne point passer par la fenêtre ; et, une fois dans la place, ils vidèrent consciencieusement les bœux de bonbons, ou bien ramassèrent sur le parquet les dragées, pralines et pastilles de chocolat, que la mitraille du siège avait quelque peu déplaçées, en brisant leurs récipients respectifs.

Cette expédition terminée, le maréchal en ordonna une deuxième contre la boutique d'un pâtissier. La petite armée, commandée par Castellane, accomplit de nouveaux exploits, dont la récompense fut l'absorption d'un nombre très respectable de gâteaux de toutes sortes.

Ce double assaut et les dégâts qui s'ensuivirent coûtèrent une centaine de mille francs à Castellane. Ce furent cette année-là les étrénnes du maréchal aux gamins de Lyon.

Surpris de voir les beaux coups qui se marquaient, soit aux cibles, soit aux mannequins, un des deux étrangers s'adressa, pour le complimenter, à l'un de ceux qui venaient de faire une fort « jolie passe » et lui dit :

— Pardon, monsieur, oserais-je vous demander quel est le grade que vous avez dans vos milices suisses ?

L'interpellé, simple domestique de ferme, flatté de l'idée qu'il pût être pris pour un officier, répondit :

— Moi, monsieur, je suis simple soldat dans le landsturm.

— Pas officier ?

— Quand on est simple domestique, on n'a pas le moyen de courir après les étoiles ou de se payer des galons.

— Mais vous tirez très bien.

— Quant à ça, j'aime et je connais mon arme... mais pour être un tireur de marque pas question ! il y a en Suisse, à présent, cinq cent mille hommes qui tirent comme moi.

— Pas possible !

— Aussi, vous pouvez me croire si je vous dis que, de ce côté du Rhin, on n'a pas peur des Allemands.

— Vous oubliez seulement, mon ami, que si vous êtes cinq cent mille bons tireurs en Suisse, nous serions un million d'hommes à traverser le Rhin.

— Un million ! répondit tranquillement le landsturnier, un million ! oui, c'est un gros chiffre !... Eh bien ! ajouta-t-il, après avoir réfléchi un instant, un million, ça fait juste deux coups par homme !...

LES ÉTRÉNNES DU MARÉCHAL.

— Bonne année, maréchal, criaient des voix enfantines, dans la rue Impériale de Lyon.

C'étaient des gamins de la ville, qui, en bande, escortaient le maréchal Castellane, le 1^{er} janvier 1857. L'excellent homme, se voyant ainsi entouré de la marmaille lyonnaise, eut une idée bizarre, mais qui était bien à la fois l'indice et le résultat de son tempérament.

— Vous voulez des étrénnes, mes enfants ? demanda-t-il.

— Oui ! oui ! répondirent d'une seule voix les moutards.

— Eh bien, mes petits amis, il faut les gagner.

— Comment ?

— En les prenant à l'assaut.

— De quelle façon ?

— C'est très simple : vous voyez cette boutique de confiseur, là-bas au coin de la rue ?

— Oui, maréchal.

— Eh, bien, il s'agit de l'enlever de vive force, et après, vous pourrez la piller à votre aise : Tout ce qu'elle contient sera à vous.

Vous pensez si cette perspective affriolante était faite pour séduire les petits gourmands ! Aussi ce ne fut pas long. Ils ramassèrent prestement tous les

Au nouvel-an qui revint, ce fut autre chose. Cette fois, le gouverneur militaire de la ville, au cours d'une promenade faite à la tombée de la nuit, s'arrêta, par hasard, devant la boutique d'un antiquaire dont certaines marchandises curieuses étaient exposées à la vitrine.

Chose étrange : Parmi des objets d'une réelle valeur figurait, pêle-mêle, une poupée défraîchie, usée, d'un prix modique, et digne tout au plus d'être jointe au brie-à-brac d'un brocanteur.

Comment se trouvait-elle égarée parmi les bibelots de l'antiquaire ? Castellane se posait sans doute cette question à lui-même, lorsqu'une petite fille hâtivement accourut, tenant un gros pain bis sous son bras. Frissonnante sous la bise glacée de janvier, elle serrait autour de ses épaules maigres un petit châle déteint et fané, tandis que son jupon, mince et léger, rentrait entre ses jambes grêles à chaque pas qu'elle faisait.

La petite entra ouvrit la porte, et sans entrer dit au maître du logis :

— Monsieur Antoine, quelqu'un a-t-il marchandé ma poupée ?

— On m'en a offert cinq sous, répondit une voix enrouée.

— Ce n'est pas assez, fit la fillette.

Elle referma la porte, en poussant un gros soupir, et continua son chemin. Le maréchal la suivit à son insu, dans une pauvre maison, dont elle gravit l'escalier ; parvenu à l'étage des mansardes, l'enfant ouvrit la porte d'un galetas et disparut ; Castellane

A propos de notaire.

Le notaire X. est loin de jouir d'une parfaite réputation de droiture. Tant s'en faut.

— S'il n'a pas précisément volé, il a *su faire*, disaient de lui ceux qui le connaissaient le mieux.

Or il fut un jour rencontré en diligence par une de ses victimes, un montagnard qu'il avait financièrement « mis dedans » et dont la colère était loin d'être calmée.

La conversation entre ces deux personnages n'eut rien, on le devine, de très cordial ni d'empresé. Elle fut tendue. Le vieux renard regardait de côté, impatient d'échapper à un interrogatoire qui pouvait commencer d'un moment à l'autre.

— Il m'a trompé dans ses promesses et dans ses écritures; il m'a fait cautionner un tiers à son profit, il faut bien, se dit le montagnard, que je lui décoche ce qui lui revient.

A ce moment, un vol de corbeaux vint à s'abattre dans une prairie, non loin de l'endroit où les deux voyageurs allaient se séparer.

— Pardon, monsieur le notaire, si je ne suis pas trop curieux : Sauriez-vous la différence qu'il y a entre ces corbeaux et vous ?

— Il y en a sans doute quelques-unes.

— Celle que tout le monde redit dans la commune, c'est qu'aux corbeaux il faut toutes leurs plumes pour *voler*, tandis qu'à vous une seule vous suffit. Bonsoir.

Le grenadier Guntz.

Il était charcutier et coupeur de bois de son état. Il se surnommait le « Bücheron de la Terre de feu. » Ceux qui ont porté l'épaulette rouge avec lui se souviennent de ce bel homme et de sa gaité.

C'est lui qui, venant de saigner un porc, en pleine rue lausannoise et au milieu d'un cercle de curieux, dit au moment de procéder au découpage et en aiguisant son couteau :

— Les parents et les amis peuvent se retirer. Et chacun d'obéir.

Or le brave Guntz fouettait un jour devant lui, dans la rue de Bourg, à Lausanne, un porc qui, par son esprit de contradiction, lui donnait beaucoup de mal.

D'une longue verge, il touchait sa bête plus ou moins vivement, pour la faire longer honnêtement les trottoirs et l'empêcher de s'emballer dans les magasins.

L'ancien pasteur X., un peu Anglais d'allu-

s'arrêta sur le palier et écouta.

— Tu es resté bien longtemps, Marie; les petits avaient faim, disait, dans l'intérieur du taudis, une voix de femme.

— Le boulanger refusait de nous faire crédit; j'ai dû discuter, répliqua la fillette; mais enfin, voici le pain, maman, et je le coupe... Tenez, mes chéris, mangez.

Le maréchal n'écouta pas la suite de ce dialogue; il avait compris. En toute hâte, il retourna chez l'antiquaire, et, lui désignant la poupée informe, il dit :

— Combien cette poupée ?

— Ce sera ce que vous voudrez, monsieur, répondit le marchand.

— En ce cas, j'en donne cent francs.

— Vous plaisantez, sans doute ?

— Pas du tout, voici l'argent.

— Ah ! monsieur, si vous saviez quel plaisir vous allez lui faire !

— A qui donc ?

— A une petite fille du voisinage, l'aînée d'une famille nombreuse, peu fortunée, et dont le père est actuellement à l'hôpital. Des gens malheureux, mais honnêtes, je vous assure !... La fillette n'ayant que cette vieille poupée à vendre m'avait chargé de lui trouver un acquéreur : elle avait rêvé, la pauvre, d'en avoir dix sous ! Le diable sait si j'aurais jamais cru en tirer... vous avez dit cent francs, pas vrai ?

— J'ai dit cent francs; et même j'ai fini de comp-

res, vint à descendre la même rue, préoccupé sans doute de la protection des animaux. Voyant Guntz fouetter sa bête tout en la tenant par la « cordette, » le vénérable ecclésiastique, ganté et très correctement vêtu, crut devoir s'approcher de Guntz et lui dit :

— Doucement, mon ami, doucement, vous brusquez trop cette pauvre bête.

— Pardon, monsieur le pasteur, un instant. Tenez voir la verge et la cordette de mon porc une minute, il faut que j'entre dans ce magasin.

Et le pasteur d'obéir un peu malgré lui, de tenir la cordette avec ses gants glacés, tandis que, derrière la vitrine du magasin, le farceur de charcutier se gaudissait du spectacle offert aux passants par le brave ecclésiastique lausannois, aux prises, pendant de longues minutes, avec la grosse bête dont il avait cru intelligent de prendre la défense avec tant d'empressement.

Lettres à une vieille femme.

III

Madame,

Au début de ma lettre, je me trouve sérieusement embarrassé. Je ne voudrais pas que les lectrices du *Conteur* pussent croire que je n'ai parlé des faiblesses masculines que pour avoir le droit de médire du beau sexe.

Aussi, est-ce sous vos vénérables auspices, madame, que je veux aujourd'hui adresser la parole à mes sœurs.

Je ne traiterai qu'un point, — la toilette, — sujet aussi ancien que le péché, mais toujours nouveau pour les dames, et de jour en jour plus inquiétant pour les maris.

Et d'abord, votre jugement, mesdames, sur la toilette, me paraît complètement dévoyé. Autrefois, vous aviez quelque estime pour la modestie et la simplicité, mais aujourd'hui, à quelques honorables exceptions près, vous avez banni ces deux vertus de votre code comme gênantes et ennuyeuses.

Il fut un temps où, dans nos petites villes, on savait le nom de toutes les élégantes, qui se recrutaient ordinairement dans une classe où l'on pouvait s'accorder un peu de luxe de toilette sans s'imposer de privations d'un autre côté. Maintenant, madame, chacune de vous veut faire comme sa voisine et la distancer si possible. On veut arriver première à porter le

ter la somme, que voilà sur votre bureau.

Il y avait, en effet, vingt pièces de cinq francs alignées sur la tablette du comptoir qui servait de bureau et de caisse au marchand. Celui-ci enveloppa la poupée dans un papier, et remit l'objet au maréchal, en le comblant de remerciements et de bénédictions, au nom de la famille que sa générosité allait soustraire à la misère.

Sans l'écouter davantage, Castellane reprit le chemin de la mansarde, dans l'intention de déposer la poupée à la porte de la petite Marie. Celle-ci, dont l'impatience était accrue par le besoin, avait eu la pensée de retourner chez l'antiquaire. Elle trouva un prétexte et sortit.

Quelle joie fut la sienne, lorsque le marchand lui eut appris la bonne aubaine qui lui survenait ! Avec quelle émotion elle reçut l'argent ! Ce fut en courant qu'elle revint à la maison. Elle accomplit le trajet avec tant de hâte qu'elle surprit le maréchal à la porte de sa mansarde.

— Ah ! c'est vous ! s'écria-t-elle, ayant tout deviné en l'apercevant qui déposait le petit paquet devant l'humble logis.

Et, dans un élan de reconnaissance, la fillette sauta au cou de son bienfaiteur et l'embrassa tendrement.

Lorsque le bon Castellane racontait cette anecdote, il concluait ainsi :

— Jamais, je vous le jure, aucun baiser ne m'est allé au cœur comme celui-là.

(La France.)

LOUIS DAGÉ.

dernier chapeau ou le dernier costume, quel que soit le prix de cette primeur.

La femme du plus minime employé veut boire à la même coupe de jouissances que la femme du rentier millionnaire. La même loi les régit : la mode ; le même besoin les pousse : paraître.

Paraître, toujours paraître, n'importe à quelles conditions, voilà la détestable maxime qui, chaque jour, fait de nouvelles victimes.

Le journal de modes, « que chaque famille doit avoir », est étudié, médité, commenté plus et mieux qu'aucune autre publication ; madame se renseigne afin de pouvoir discuter avec sa couturière et sa modiste, sur la valeur d'un biais ou d'un plissé, ou sur la convenance d'étaler sur son chapeau de velours une plume blanche ou un camélia. De chiffres point, cela se comprend ; les chiffres sont de la vile prose qui enlaidit la vie.

Rien en effet ne la dépoétise autant aux yeux du mari qui doit compter, qu'une note comme celle-ci :

Une forme de chapeau	Fr. 1 50
Velours et façon	» 14 50
1 bouquet roses-mousse...	» 10 —
Total...	Fr. 26 —

Je dis vingt-six francs. Quant tout le reste est à l'avenant, allez un peu, madame, demander à un employé à 2000 francs comment il s'y prendra pour nouer les deux bouts ? Et ne me dites pas que ce sont là des exceptions, des exagérations ; non, et d'ailleurs vous en savez plus long que moi là-dessus.

La passion du volant tient du prodige. On se contente d'un d'abord, qui court timide le long du bas de la robe, puis petit à petit on s'enhardit et les volants vont s'étagant et bouillonnant jusqu'à la ceinture.

Là le nœud de ruban joue un rôle prépondérant. La femme qui est censée se respecter ne s'habille plus sans cela. Quelquefois il est simple et n'ajoute rien à l'agrément de la toilette ; tantôt il revêt des dimensions insensées qui en font un appendice ridicule.

Maintenant, madame, convenez que c'est vraiment une chose étrange que ce que vous achetez sous le nom de chapeaux. C'est tout, sauf cela.

Si au moins une fois montés ces affreux petits objets, garnis de crêpe ou de dentelles, agrémentés de plumes ou de fleurs, avaient quelque chose de posé, de comme il faut, mais pas du tout. Ils sont voyants, provoquants, quand ils ne sont pas effrontés. Ce dernier qualificatif n'est pas trop fort, si on l'applique à cette manière de chapeau de matelot qui couvre à peine le sinciput et donne cet air évaporé que vous savez.

Nous autres hommes qui sommes témoins et dupes de toutes ces aberrations, si nous essayons de protester, nous passons auprès des dames pour des êtres sans cœur, sans goût, ne comprenant pas notre siècle.

Dans notre propre intérieur, où nous devrions pourtant avoir notre mot à dire, si nous intervenons dans la toilette de nos épouses et de nos filles pour mettre un holà bien timide, dans l'intérêt de l'équilibre du budget, vite nous sommes taxés de maris bourrus, de pères intraitables.

De gaité de cœur, les mères de famille, au lieu d'inculquer à leurs filles des idées saines de modestie, semblent prendre à tâche de les en éloigner le plus possible. Au lieu de les habiller simplement, elles les parent comme des poupées de bazar.

Une mère, à qui je faisais ce reproche-là, me répondit :

« Mais, monsieur, je fais tous ces vêtements moi-même, je taille ces tuniques, je plisse ces volants, j'ajuste ces nœuds, je chiffonne ces rubans ; tout cela le soir, quand ma petite